

versent les mers comme les continents, nous serons conduits à modifier notre interprétation et à ne plus les considérer comme des étendues d'eau.

Cependant il y a de l'eau sur ce globe voisin. La preuve la plus évidente en est dans les neiges qui s'étendent en hiver tout autour des pôles, jusqu'à une latitude égale à celle de Saint-Petersbourg, et quelquefois même à celle de Paris, et qui, sous les rayons du soleil de l'été, fondent presque entièrement. Cette fonte des neiges circumpolaires est beaucoup plus complète sur Mars que sur la Terre, sans doute parce que les saisons, analogues aux nôtres, sont deux fois plus longues. Il n'en reste qu'un point, non au pôle géographique, mais au pôle du froid, à 350 kilomètres du pôle. D'où vient cette eau et que devient-elle ?

Ce qu'elle devient, nous le savons. Elle emplit les canaux et est distribuée sur toute la surface des continents pour l'irrigation des terres altérées. Il ne pleut jamais sur Mars, ou presque jamais. Le beau temps y est perpétuel. Il n'y a ni nuages, ni pluies, ni sources, ni ruisseaux, ni rivières, ni fleuves. La circulation de l'eau s'opère tout autrement qu'ici.

D'après ces récentes observations, les eaux provenant de la fonte estivale des neiges donnerait d'abord naissance aux taches foncées que nous prenons pour des mers, en y répandant des filets d'eau qui alimenteraient des champs et des prés, des bois peut-être, dont le ton varierait avec les saisons. Puis elle serait envoyée par le réseau géométrique des canaux rectilignes jusqu'aux steppes les plus désertes.

La série de disques circulaires échelonnés aux intersections des canaux représenterait des oasis créées exprès et alimentées par ces eaux.

On sait que sur ce monde voisin un homme du poids de 75 kilogrammes n'en pèserait que 26, que la densité des matériaux est beaucoup plus faible qu'ici, que l'atmosphère y est très légère, et que les conditions de la vie y diffèrent toutes très sensiblement des nôtres. Il est probable que l'humanité, quelle qu'elle soit d'ailleurs au point de vue de la forme, y est plus avancée que la nôtre—Mars étant plus âgé que la Terre—et de beaucoup supérieure en intelligence. Cette unité fraternelle d'organisation semblerait d'ailleurs conforme à nos idées théoriques sur nos voisins du ciel.

Les progrès de l'optique avancent vite, et continueront d'avancer. Ne concluons pas encore. Attendons. Mais constatons les rapides progrès de la plus belle et de la plus attractive de toutes les sciences.

Nous ne nous étendrons pas davantage ici sur ce sujet. Ajoutons seulement que M. Lowell a bien voulu retarder de quelques jours son départ pour nous donner à la Société astronomique de France une conférence qui a eu le plus grand succès. Cette séance, présidée par M. Cornu, président de l'Académie des sciences, a été particulièrement intéressante. Qu'est-ce que c'est, me direz-vous, que la Société astronomique de France ? C'est une association dont peuvent faire partie, moyennant dix francs par an, tous ceux qui aiment la science, et qui tient, par son Bulletin mensuel, au courant de tous les progrès.

Nous reproduisons ci-dessus quatre globes représentant l'ensemble de la planète Mars, telle que l'a observée M. Lowell. L'astronome américain a dressé, d'après ses observations, le planisphère que nous reproduisons également. Celui-ci représente ces mêmes globes développés sur un plan d'après le système de projection de Mercator, usité en géographie pour la construction des cartes marines.

CAMILLE FLAMMARION.

Confondre la richesse avec le bonheur, c'est prendre le moyen pour le but. Autant vaudrait croire qu'un couteau et une fourchette peuvent vous donner un bon appétit.—DULCIS.

Jésus-Christ seul a la mesure de notre être. Seul il a fait de la grandeur et de l'infirmité, de la force et de l'infonction, de la vie et de la mort, un breuvage tel que notre cœur le souhaitait sans le connaître.—LACORDAIRE.

LA CLOCHE DE LOUISBOURG

Cette vieille cloche d'église
Qu'une gloire en larmes encor
Blasonne, brode et fleurdelise.
Rutille à nos yeux comme l'or.

On lit le nom de la marraine,
En traits fleuronnés, sur l'arrai,
Un nom de sainte, un nom de reine.
Et puis le prénom du parrain.

C'est une pieuse relique :
On peut la baiser à genoux ;
Elle est française et catholique
Comme les cloches de chez nous.

Jadis, ses pures sonneries
Ont mené les processions.
Les cortèges, les théories
Des premières communions.

Bien des fois, pendant la nuitée,
Par les grands coups de vent d'avril,
Elle a signalé la jetée
Aux pauvres pêcheurs en péril.

A présent, le soir, sur les vagues,
Le marin qui rôde par là,
Croit ouïr des carillons vagues
Tinter l'*Ave maris stella*.

Elle fut bénite. Elle est ointe.
Souvent, dans l'antique beffroi,
Aux Fêtes-Dieu, sa voix s'est jointe
Au canon des vaisseaux du Roy.

Les boulets l'ont égratignée,
Mais ces balafres et ces chocs
L'ont à jamais damasquinée
Comme l'acier des vieux estocs.

Oh ! c'était le cœur de la France
Qui battait à grands coups alors
Dans la triomphale cadence
Du grave bronze aux longs accords.

O cloche, c'est l'écho, sonore,
Des sombres âges glorieux,
Qui soupire et sanglote encore
Dans ton silence harmonieux.

En nos cœurs tes branles magiques,
Dolents et rêveurs, font vibrer
Des souvenirs nostalgiques
Douce à nous faire pleurer.

Hervé Beauchemin

CONSEILS AUX JEUNES FEMMES

Je ne suis pas de ces moralistes sévères qui prescrivent le renoncement absolu aux plaisirs mondains et je crois fort qu'il est excellent, à tous les points de vue, qu'une jeune femme aille dans le monde.

Dans un tout jeune ménage le mari serait plutôt enclin à sequestrer sa conquête ; il voit dans l'intimité charmante du tête-à-tête conjugal la réalisation complète de son idéal de bonheur et, très sincèrement, pense que toute personne qui vous adresse la parole lui ravit une joie dont il revendique l'exclusivité.

Ce sont les heures radieuses du début de votre union. L'un pour l'autre, complètement, telle est la devise de ces instants heureux, mais vous n'êtes pas mariée pour un an ou six mois, n'est-ce pas, chère madame, et l'extase a rarement dépassé ces limites-là.

Aussi vous conseillerai-je de faire tous vos efforts pour entraîner votre mari dans le monde, alors même que vous n'auriez aucun goût pour les fêtes et les bals. En effet, il est beaucoup mieux de transporter à travers les salons amis cette belle passion des premiers jours du mariage ; elle y persiste, s'y fortifie même, plutôt qu'elle ne s'y éteint ; elle garantit votre mari contre un retour vers les habitudes du jeune homme. Vous êtes là d'ailleurs pour surveiller vos intérêts.

Si, au contraire, vous êtes demeurés isolés pendant de long mois ; si vous avez encloué votre bonheur, vous pourrez craindre qu'un retour brusque au milieu de ces mondanités d'où son amour pour vous l'a tenu

éloigné, ne fasse sur votre mari une impression assez forte pour que la date de votre rentrée dans le monde marque ce "point" de l'amour conjugal, après lequel la roue ne tourne plus dans le même sens.

Il existe, je le sais, des hommes sur l'esprit desquels l'influence ambiante ne s'exerce pas ; ceux-là aiment vraiment, mais ils sont rares, très rares ; vous souhaitez d'en avoir épousé un, c'est demander pour vous le plus grand des bonheurs.

A côté de cette perfection, combien de "bonne moyenne" d'affection, de dévouement, d'estime ; combien d'excellents cœurs auprès desquels vous pouvez trouver le bonheur !

Ménagez un peu les déficiences fort anodines des maris non parfaits, mais excellents, jeunes femmes qui vous désespèrent quand ils cessent d'être le fiancé tendre et langoureux ; sachez passer sans secousse et sans désillusions de la lune de miel dans cet état du bon mariage, d'où le roman est banni, au plus grand profit de l'amour véritable du mari et de la femme ; de cet amour sans folie, qui imprègne toute une existence, emprisonne une âme et la marie à une autre dans une félicité permise de tous les instants, parce qu'on s'est donné l'un à l'autre pour le bien et que le devoir possède un charme plus grand que rien au monde.

Ainsi donc, mesdames, c'est bien entendu. Reprenez le plus tôt possible la vie courante ; ne laissez pas le tête-à-tête se prolonger ; c'est le plus sûr moyen de fixer à votre foyer l'amour ; cet amour dont les païens avaient fait un enfant, sans doute parce qu'il est surtout espiègle et nous joue tous les tours possibles.

JEANNE DE MONTANAY.

LES FEMMES BONNES

Le plus grand éloge qu'on puisse faire d'une femme, c'est de dire qu'elle est bonne. Les femmes qui se gagnent l'admiration, l'amour et le respect de tout le monde, sont celles qui sont bonnes. On peut admirer une femme de talent, de grâces brillantes ; on peut passer avec elle des heures délicieuses, mais si, à toutes ces qualités elle ne joint la bonté, un sage n'aimera pas à passer sa vie avec elle. Nous admirons les femmes à qui la nature a donné la beauté ; ses perfections physiques nous charment, mais sans bonté chez celle qui possède tous ces avantages, le charme ne dure guère. La bonté seule gagne aux femmes notre foi entière et tout l'amour de notre cœur. L'influence des femmes, qui est immense, est aussi forte pour le mal que pour le bien. La femme peut rendre heureux ou malheureux bien des gens. Elle peut construire et détruire.

Le pouvoir dont disposent les femmes bonnes ne s'exerce jamais pour le mal ; elle ne s'attache qu'à faire le bonheur de ceux qui l'entourent. Aucun homme, à moins qu'il ne le veuille, ne peut être malheureux avec une femme bonne. S'il est pauvre, aucune extravagance qui augmente sa pauvreté n'est à craindre de la part de sa femme. S'il subit des déceptions ou des pertes, s'il fait des erreurs, les reproches n'augmentent pas ses embarras. Quelle que soit la voie qu'il ait entreprise de suivre, elle sera toujours à son côté prête à le secourir et à l'encourager si la route est rude à parcourir. D'autres femmes peuvent être plus belles, plus élégantes, plus accomplies qu'elle, mais aucune ne peut être plus fidèle, plus sincère et plus tendre ; aucune ne peut rendre son intérieur plus agréable et plus heureux ; elle est la meilleure, la plus franche amie de son époux. Les enfants d'une telle femme ne sont jamais négligés ; leur éducation est bien faite, et ils n'apprennent jamais ce qu'ils doivent ignorer.

Trois *beaucoup* et trois *peu* perdent l'homme : beaucoup parler et peu savoir ; beaucoup dépenser et peu avoir ; beaucoup présumer et peu valoir.